

# Gustave Flaubert, son regard sur la postérité

David Michon  
Université de Bourgogne  
Laboratoire CIMEOS

Notre volonté est de revenir sur quelques épisodes permettant d'interroger la notion de *postérité*, grâce à certains événements révélateurs de cette construction sociale. La provenance du regard porté par le romancier est à questionner, depuis Paris et la Normandie, vers ses proches et pour lui-même.

Tout d'abord, nous avons laissé à dessein le prénom « Gustave », dans le titre de cette communication. En effet, le jeune écrivain se construit dans une démarche publique, héritée de sa famille : son père est un célèbre chirurgien, reconnu et respecté, son frère aîné le devient dans une moindre mesure.

La construction de cet artiste ne se fait pas pour autant en opposition avec la tradition familiale car Flaubert connaît la célébrité. Il la voit avec son regard d'enfant, il la vit, et pour l'instant, il ne la désire pas, en tout cas pas celle de son père. Faire de la littérature est un choix, mais si possible ne jamais publier, ou alors « armé de toutes pièces », comme il écrit à Louise Colet le 9 août 1846<sup>1</sup>.

## *Madame Bovary* comme point de départ

La publication de *Madame Bovary* le fait entrer dans le cercle des lettrés qui comptent. Flaubert a attendu que cette réussite éclate pour pleinement en cueillir les fruits. Nous tenons là l'œuvre qui est au fondement même de sa célébrité. Flaubert va vivre avec ce succès et le rejeter parfois. Cette publication serait-elle du ressort de la commémoration ? Assurément puisque le cinquantenaire, le centenaire et le cent cinquantième ont été des temps d'anniversaire<sup>2</sup>. De son vivant, il a participé à cette grandeur naissante, au-delà même du processus d'écriture, en se montrant dans les salons et les cercles littéraires. Compter et se sentir important n'est pas encore être célèbre, sans même interroger la nécessaire pérennisation de cet état. Tout d'abord, *Madame Bovary* lui a permis de multiplier le nombre de correspondants. Plus concrètement, et quoi qu'il en dise, les salons répondent en partie à sa préoccupation principale : la littérature. Être au plus près du Paris des artistes lui permet d'expliquer ses principes, d'écouter (un peu) d'autres théories et d'échanger parfois bruyamment. La vie de salon lui offre la possibilité d'avoir ces discussions interminables. Ainsi il se rend volontiers, en 1864, à une des « séries de Compiègne<sup>3</sup> » et il accepte avec fierté l'invitation à la fête des Tuileries du 10 juin 1867 en l'honneur des têtes couronnées

---

<sup>1</sup> Gustave Flaubert, Lettre à Louise Colet, 19 août 1846. *Correspondance*, éditée par Jean Bruneau, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. I, 1973, p. 284.

<sup>2</sup> Pour ces trois anniversaires, qui ont eu lieu en 1907, 1957 et 2007, nous renvoyons à notre thèse d'histoire patrimoniale intitulée « Parcours mémoriels et commémorations en l'honneur de Gustave Flaubert, à Paris et à Rouen (1821-2017) », soutenue à Lyon le 6 juillet 2018.

<sup>3</sup> Cette expression renvoie aux festivités organisées par l'empereur qui réunissait pour un mois ou un mois et demi, par roulement d'une semaine ou quinze jours, une cour d'une centaine d'invités composée d'artistes, de savants, de personnalités de premier plan. L'étiquette était assez libre et y assister relevait d'un honneur particulier. Flaubert ira également à Compiègne en 1868.

d'Europe présentes à l'occasion de l'Exposition universelle<sup>4</sup>. À l'image de son héroïne, Flaubert est attiré par la capitale et s'y sent important ; selon l'historien Bernard Marchand « avec l'éloignement, Paris apparaissait à la province comme une ville fascinante brillant de tous les feux du vice, comme la rêvait la pauvre madame Bovary. »<sup>5</sup> Citons cet extrait d'une lettre d'Albert Nion, ancien camarade de classe, à propos de *Salammbô* : « Les articles parisiens vont bien faire, puisqu'à Rouen (comme ailleurs, du reste) pour consentir à admirer une chose admirable, il faut que des hommes, reconnus juges souverains comme MM. Sainte-Beuve, Théophile Gautier, aient dit qu'il y a lieu d'admirer<sup>6</sup>. »

Par ses œuvres, Flaubert entretient ce pour quoi il est connu, mais également par sa pratique d'une certaine sociabilité de cour, qui alimente sa célébrité. Mais plaçons-nous du point de vue de Flaubert, qui est, lui aussi se livre à des pèlerinages chez les écrivains et de tourner son regard vers l'extérieur.

### Le souvenir à l'épreuve du musée « sentimental »

Il se plaît à célébrer et marcher sur les pas de ses écrivains préférés. Comment Flaubert contribuer à participer de cette construction sociale de la notoriété ? En 1850, en préparant ses visites à Sparte, Argos et Corinthe, il écrit à son ami poète Louis Bouilhet : « Ce ne sera guère qu'un *voyage de touriste* (oh !!)<sup>7</sup>. » Ce mot de *touriste* n'a pas une connotation positive. Le romancier est contemporain de nouvelles réflexions muséographiques du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>, appréciant les musées et critiquant la constitution de collections privées au détriment du lien entre l'objet collecté et son environnement d'origine. Flaubert est allé deux fois à l'Exposition universelle de 1867, il est fasciné et écrit au sujet de l'exposition de 1878 : « Le temps me manque, faisons notre métier<sup>9</sup> », il aurait besoin de plusieurs mois pour tout visiter.

Le romancier est lui aussi capable d'accumuler les objets comme une réponse à la mort : après le décès de sa sœur, il garde un châle, des cheveux, une table et veut commander un buste à Pradier. Les Goncourt, visitant la demeure de Croisset, remarquent que le romancier normand dispose de plusieurs portraits de correspondantes. S'il s'est intéressé à la grande vague des musées comme le Musée de Cluny ou l'Hôtel Carnavalet, il est rapidement habitué aux excursions touristiques. Après un premier voyage dans le Midi, il part en 1845 pour l'Italie, où avec ses parents, il accompagne sa sœur tout juste mariée et son beau-frère en voyage de noces. Sur le chemin du retour, il n'hésite pas à se rendre sur les lieux de vie d'écrivains comme la chambre de Voltaire à Ferney ou la maison natale d'Hugo à Besançon<sup>10</sup>. En 1847, le voilà parti en Bretagne avec Maxime Du Camp, voyage qui donne le texte écrit à quatre mains *Par les champs et par les*

---

<sup>4</sup> « Les Souverains désirant me voir comme une des plus splendides curiosités de la France, je suis invité à passer la soirée avec eux lundi prochain. » Gustave Flaubert, lettre à sa nièce Caroline, 7 juin 1867, *Correspondance*, éditée par Jean Bruneau, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. III, 1991, p. 649.

<sup>5</sup> Bernard Marchand, *Les ennemis de Paris. La haine de la grande ville des Lumières à nos jours*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2009, p. 274.

<sup>6</sup> Antoine Albalat, *Gustave Flaubert et ses amis*, Paris, Librairie Plon, 1927, p. 152.

<sup>7</sup> En italique dans le texte. Gustave Flaubert, Lettre à Louis Bouilhet, 19 décembre 1850. *Correspondance, op. cit.*, t. I, 1973, p. 725.

<sup>8</sup> Les musées prennent leur essor après 1815, selon Thierry Gasnier, « Le local », *Les Lieux de mémoire*, Pierre Nora (dir.), III, Paris, Gallimard, Quarto, [1984-1992], 1997, p. 3444.

<sup>9</sup> Il la visite le 4 septembre 1878.

<sup>10</sup> Pour une réflexion sur les expériences littéraires de Flaubert voyageur, lire Yvan Leclerc, « Flaubert au scalpel », dans Joëlle Robert (dir.), « Gustave avant Flaubert : les années de jeunesse à l'Hôtel-Dieu de Rouen », *Revue Flaubert*, n° 12, 2012, [en ligne] [flaubert.univ-rouen.fr/article.php?id=104](http://flaubert.univ-rouen.fr/article.php?id=104).

grèves. Ils visitent les châteaux de la Loire<sup>11</sup> et se rendent à Combourg, où Flaubert admire la chambre de Chateaubriand. En tout cas, si on croit Flaubert, ils l'ont « regardé comme s'il eût contenu son hôte<sup>12</sup> », au-delà même des considérations distanciées qu'il porte aux réactions des visiteurs. Flaubert idolâtre l'auteur d'*Atala*.

Le voyage de sa vie est assurément celui qui le mène en Orient, toujours avec Du Camp. Il l'a rêvé depuis sa première jeunesse<sup>13</sup>, il l'a préparé et il va le vivre d'octobre 1849 à juillet 1851. Cette fois encore, il met au propre ses notes sans volonté de publier. Le désir d'exhaustivité de son compagnon de voyage lasse Flaubert qui fonctionne davantage à l'instinct, s'intéressant aussi bien à un monument incontournable (la chapelle Sixtine) qu'aux gens qu'il croise. Il affiche clairement son envie de se couper du monde et avoue tout de même avoir rêvé de gloire<sup>14</sup> et d'applaudissements : « Je me fous du monde, de l'avenir, du qu'en-dira-t-on, d'un établissement quelconque, et même de renommée littéraire, qui m'a jadis fait passer tant de nuits blanches à la rêver<sup>15</sup>. »

Loin de ne considérer que la plume derrière le texte, Flaubert part en pèlerinage se recueillir devant les *maisons d'écrivains*<sup>16</sup> en Suisse, nourrissant une certaine admiration pour ce travail de souvenir. Comme l'écrit Michel de Certeau : « L'itinéraire même de l'écriture conduit à la vision du lieu : lire, c'est aller voir<sup>17</sup>. » Et pourtant il ne se montre pas passionné. « Leurs vies ne l'intéressent pas. [...] Les écrivains restent comme des œuvres. Ce point de vue en fait, d'emblée, l'adversaire d'un Sainte-Beuve, inventeur à la même époque du portrait d'écrivain<sup>18</sup>. » Le musée en tant qu'hommage lui plaît mais les considérations financières autour des problématiques muséales le laissent à distance de ces lieux<sup>19</sup>. Marie-Ève Thérénty confirme : « Flaubert ne croit pas non plus à la validité de la réception contemporaine de l'œuvre. Le public évalue les œuvres à l'aune de son temps, souvent avec de mauvais critères, et cette réception ne renseigne pas sur l'éternité d'une œuvre littéraire<sup>20</sup>. » C'est ainsi qu'à peine rentrés d'Étretat, Flaubert et Maupassant vont, le 13 octobre 1878 au Petit-Couronne, visiter la maison de Corneille<sup>21</sup>. Flaubert n'hésite pas à participer à certaines cérémonies comme en 1877, quand le naturaliste et professeur au Muséum d'histoire naturelle de Rouen, Félix-Archimède Pouchet, est honoré de son buste à l'entrée de ce musée, ou lorsqu'il pense se rendre à Vendôme le 23 juin 1872 pour l'inauguration de la statue de

---

<sup>11</sup> En parlant de château, on peut noter que son dernier été, celui de 1879, s'est passé dans le faste déjà connu de l'enceinte de Chenonceaux, qu'il regretta bien de quitter puisqu'il a eu ses paroles prémonitoires : « Je ne reverrai plus Chenonceaux. Dites bien à M<sup>me</sup> Pelouze que je me « péris » de la quitter. » Ils étaient amis et elle l'avait aidé financièrement. Henri Monflier, « Gustave Flaubert à Chenonceaux », *Journal de Rouen*, 16 juin 1923. ADSM, J 744. On peut également lire René Martineau, « Flaubert à Chenonceaux », *Mercure de France*, 1<sup>er</sup> mars 1911, p. 98.

<sup>12</sup> Gustave Flaubert, *Voyage en Bretagne, Par les Champs et par les grèves*, éd. Maurice Nadeau, Complexe, 1989, p. 325.

<sup>13</sup> « [...] mes idées de grand voyage m'ont repris plus que jamais. C'est l'Orient toujours. J'étais né pour y vivre. » Gustave Flaubert, « Cahier intime de 1840-1841 » dans *Œuvres de jeunesse*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2001, p. 748.

<sup>14</sup> Jean Bruneau nous rappelle que « les rêves de gloire et d'amour emplissent les œuvres de jeunesse de Flaubert [...] » in *Correspondance, op. cit.*, t. I, 1973, p. 861. Il en va de même concernant le théâtre, Flaubert écrivant ces quelques mots : « On appelle l'auteur – l'auteur c'est bien moi, c'est mon nom, moi – moi – moi... », voir toute la note I dans *Correspondance, op. cit.*, t. I, 1973, p. 867.

<sup>15</sup> Gustave Flaubert, Lettre à sa mère, 19 décembre 1850, *Correspondance, op. cit.*, t. I, 1973, p. 720.

<sup>16</sup> Expression anachronique.

<sup>17</sup> Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 286.

<sup>18</sup> Marie-Ève Thérénty, « Flaubert et l'histoire littéraire », dans Anne Herschberg Pierrot (dir.), *Savoirs en récits I, Flaubert : la politique, l'art, l'histoire*, Paris, Presses universitaires de Vincennes, Manuscrits Modernes, 2010, p. 125.

<sup>19</sup> *Ibid.* p.176.

<sup>20</sup> Marie-Ève Thérénty, « Flaubert et l'histoire littéraire », *ibid.* p.128.

<sup>21</sup> *Bulletin Flaubert*, n° 53, 4 mars 2004. <http://flaubert.univ-rouen.fr/bulletin/bulle53.php>.

Ronsard en ayant même pensé prononcer un discours<sup>22</sup> ! Il n'ira pas, afin d'éviter de croiser Saint-Victor avec qui il est brouillé<sup>23</sup>.

### La statuaire commémorative

Le cas de son ami Louis Bouilhet est révélateur d'un ancrage matériel nécessaire au souvenir. Après avoir écrit le discours prononcé par son ami Alfred Nion pour l'éloge du poète, lu à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen le 7 août 1862, Flaubert le présente à la princesse Mathilde en 1866, convoque toutes ses connaissances pour applaudir et soutenir l'auteur de *La Conspiration d'Amboise*. L'admiration de Flaubert pour son ami est sans borne. Après la mort de Bouilhet, le 18 juillet 1869, Flaubert souhaite lui rendre tout ce soutien en écrivant la préface aux *Dernières Chansons*, une création de son ami disparu, unique écrit de théorie littéraire livrée par le romancier normand. Le prosateur veut assurer une place unique à son ami poète. Après ce premier geste, il échoue à faire jouer *Le Sexe faible*, mais il y parvient pour *Mademoiselle Aïssé*, jouée à l'Odéon le 6 janvier 1872, soit près de trois ans après la mort de son créateur Bouilhet<sup>24</sup>. Enfin, il se bat pour obtenir un monument à la mémoire de son ami, en l'occurrence une fontaine. Il est déterminé<sup>25</sup> et va même signer dans une lettre à sa nièce : « ton vieux [...] qui ne lâche pas le morceau - j'ose le dire ». Grâce à la diffusion en brochure assurée par l'éditeur Michel Lévy, des lignes assassines envers la municipalité de Rouen<sup>26</sup> sont restées célèbres. Flaubert critique le refus de donner un emplacement gratuit pour le monument financé par souscription, le mérite littéraire incertain étant un des quatre arguments avancés par la Ville. Finalement, cette lutte pour un monument est au cœur même de la commémoration puisque cette lettre est aujourd'hui plus fameuse que le monument lui-même !

---

<sup>22</sup> Gustave Flaubert, *Correspondance*, lettre à Tourgueneff, 5 juin 1872. *Correspondance, op. cit.*, t. IV, 1998, pp. 532-533.

<sup>23</sup> Paul de Saint-Victor (1827-1881). Critique littéraire dans *La Presse*, *La Liberté* puis *Le Moniteur universel*. Voir *Correspondance, op. cit.*, t. IV, 1998, p. 1323.

<sup>24</sup> Dans le *Bulletin Flaubert*, n° 111 (18 mars 2009), Yvan Leclerc signale une lettre de Flaubert du 9 août 1869. Il écrit à Philippe Leparfait (fils naturel de Philippe de Chennevières et de Léonie Leparfait, adopté par Louis Bouilhet) et la commente :

« À propos des œuvres de Louis Bouilhet, décédé 3 semaines plus tôt, notamment de sa pièce *Mademoiselle Aïssé* (qui sera créée en janvier 1872). Il a vu les directeurs de l'Odéon : « Ils m'ont paru fort désappointés lorsque je leur ai fait voir le second acte - ils se figuraient, les imbéciles que notre pauvre Bouilhet avait pu terminer les corrections convenues & refaire un acte entier du 12 juin, jour de sa dernière lecture au 18 juillet jour de sa mort ». Il compte sur Leparfait pour mettre au point cet acte, d'après les notes et corrections de Bouilhet. « S'ils ne veulent pas jouer Aïssé ou qu'on me donne des acteurs insuffisants, ce qui est très possible, nous la publierons en volume ou dans un journal. Quant au volume de vers Lévy qui prétend ne pas gagner d'argent avec les vers imprimera le volume pour rien. - Mais c'est tout. [...] Bref le succès matériel des œuvres posthumes de notre pauvre vieux me paraît très problématique. Tu sais que les absents ont tort & que les morts sont vite oubliés » ... Il demande des nouvelles de la souscription, et invite à consulter leurs amis d'Osmoy, Guérard et Caudron sur ce qu'il a à faire. « En as-tu fini avec Mesdemoiselles Bouilhet ? Si elles t'embêtent, envoie-les faire foutre carrément. Ce sont des misérables à ne pas ménager. Quand je pense à l'homme de génie, à l'homme excellent, au cœur d'or qu'elles ont fait souffrir, la colère m'étouffe et je voudrais pouvoir les injurier en face. - Ce que je ne manquerai pas de faire quand j'écrirai sa biographie laquelle sera insérée dans le *Moniteur* de Dalloz »... À noter que Flaubert avait mené des tractations parallèles avec la direction de la Comédie-Française, pour doubler les chances de faire jouer la pièce de son défunt ami.

<sup>25</sup> Ce qui n'est pas l'avis de son frère Achille, Flaubert le déplore dans une lettre à sa nièce Caroline : « Achille trouve que je mets de la « mollesse » dans les affaires de Bouilhet. Je devrais m'occuper davantage de la fontaine ! N'est-ce pas gigantesque ! » Voir Gustave Flaubert, lettre à sa nièce Caroline, 25 octobre 1872, *Correspondance, op. cit.*, t. IV, 1998, p. 593-594.

<sup>26</sup> La « Lettre de M. Gustave Flaubert à la municipalité de Rouen au sujet d'un vote concernant Louis Bouilhet » sera refusée par *Le Nouvelliste de Rouen*, et paraîtra dans *Le Temps* du 26 janvier 1872.

En somme, les visites comme les hommages ne sont pourtant pas, pour lui, une façon de pénétrer le quotidien des créateurs admirés. Il les envisage plutôt comme un culte rendu plutôt qu'une recherche du détail peu utile à la compréhension de l'œuvre. Participe-t-il pour autant à la pérennisation d'une démarche commémorative ? Il réfléchit à la question puisque cette position correspond à celle qu'il s'applique à lui-même. Dans la préface aux *Dernières chansons* de Louis Bouilhet, en mai-juin 1870, il précise : « [...] les mémoires individuels ne [doivent] appartenir qu'aux grands hommes. D'ailleurs, n'a-t-on pas abusé du “ renseignement ” ?<sup>27</sup> »

### **Refus de la personnalisation**

Nous savons que Flaubert détruit une partie de sa correspondance<sup>28</sup>, notamment avec Du Camp<sup>29</sup> : en effet il est effrayé par ce type de publications (en particulier celle de Mérimée, dont les *Lettres à une inconnue* venaient de paraître en 1874), cela ne le concerne pas directement mais lui montre qu'il faut se méfier de ce que l'on ne maîtrise pas. Aussi, quand Maurice Sand souhaite publier les lettres de sa mère George, Flaubert lui écrit que « le Public ne doit pas avoir de nous, tout. Réservons quelque chose pour nous-même. Cela me semble plus décent<sup>30</sup> ». Flaubert lui-même –au-delà de l'aspect pratique afin de pouvoir s'y référer au besoin– pense à ce que ses lettres deviendront, on sait qu'il mettait en ordre sa correspondance, depuis tout jeune déjà<sup>31</sup>.

Puisqu'il est désormais célèbre, ses faits et gestes sont relevés et commentés du *Journal* des Goncourt aux rubriques consacrées aux mondantités dans les quotidiens parisiens, le cercle de ses correspondants va s'élargir, en somme nous avons tout de même de nombreuses informations sur sa vie, l'impersonnalité souhaitée par le romancier n'empêchant pas l'enquête intime. Elles sont, malgré tout, apportées par l'intéressé même, notamment grâce à sa correspondance.

Flaubert s'impose des interdits et tente de les respecter. La médiatisation à l'œuvre n'est pas ce que nous connaissons aujourd'hui, en particulier dans son rapport à l'identité visuelle, mais c'est une préoccupation forte pour la société du Second Empire, et en particulier pour Flaubert. C'est ainsi qu'il refuse l'illustration de ses œuvres, choix qui dénote dans une période où le visuel devient une norme pour représenter les faits et les écrits.

À sa mort, Charles Lapiere prévient d'emblée que « la vie de Flaubert est surtout dans ses œuvres. [...] Il poussait ce scrupule jusqu'au point de n'avoir jamais voulu laisser faire son portrait<sup>32</sup> », en effet aucun n'est publié de son vivant. En 1858, contrairement à Bouilhet, Flaubert refuse à Dell'Bricht, directeur du *Gaulois*, la réalisation d'un portrait-charge et d'une biographie. Dans une forme d'honnêteté, il avoue pourtant que la technique l'impressionne et que le rendu

---

<sup>27</sup> Toute la préface est disponible en ligne sur le site du Centre Flaubert : [http://flaubert.univ-rouen.fr/oeuvres/preface\\_bouilhet.php](http://flaubert.univ-rouen.fr/oeuvres/preface_bouilhet.php).

<sup>28</sup> Sur ce sujet, voir Yvan Leclerc, *Correspondances Gustave Flaubert – Alfred Le Poittevin et Gustave Flaubert – Maxime Du Camp*, Flammarion, 2001, p. 8-11.

<sup>29</sup> Pour la période allant du 31 mai 1871 au 3 mai 1877 les lettres de Du Camp ont bien été éliminées. Du Camp révèle que leurs échanges de jeunesse ont été détruits et explique les raisons de cette destruction et ce qu'ils ont gardé dans ses *Souvenirs*. Voir *Correspondance, op. cit.*, t. I, 1973, p. 241-242. En réalité, Flaubert a gardé davantage de lettres que prévu dans leur accord moral, 141 selon Jean Bruneau et Du Camp 24.

<sup>30</sup> Gustave Flaubert, lettre à Maurice Sand, avril 1880, *Correspondance, op. cit.*, t. V, p. 886-887.

<sup>31</sup> « La date : « premier janvier 1830 » a été sans doute ajoutée par Flaubert quelques années plus tard, vers 1834-1835 d'après l'écriture. » Gustave Flaubert, *Correspondance, op. cit.*, t. I, 1973, note de la page 3, p. 837.

<sup>32</sup> *Nouvelliste de Rouen*, 9 mai 1880, consulté aux Archives Départementales de Seine Maritime (ADSM), JPL 18 14.

est réussi<sup>33</sup>. Encore une fois, ce n'est pas à prendre au pied de la lettre, mais plutôt à considérer dans l'idée. Il précise :

Jamais, moi vivant, on ne m'illustrera, parce que la plus belle description littéraire est dévorée par le plus piètre dessin. Du moment qu'un type est fixé par le crayon, il perd ce caractère de généralité, cette concordance avec mille objets connus qui font dire au lecteur : " J'ai vu cela " ou " Cela doit être ". Une femme dessinée ressemble à une femme, voilà tout. L'idée est dès lors fermée, complète, et toutes les phrases sont inutiles, tandis qu'une femme écrite fait rêver à mille femmes<sup>34</sup>.

Flaubert s'inscrit bien dans une volonté d'écrire pour que chacun de ses lecteurs se représente ses romans en y mettant son expérience personnelle sans lui imposer une vision pré-déterminée par une orientation iconographique.

Pourtant la force de l'imagerie s'amplifie après 1870. Flaubert ne voit pas l'intérêt d'en révéler davantage sur sa vie, ses habitudes et ce qui fait de lui un homme avec ses particularités pas plus marquantes que celles d'un autre. « On ne peut plus vivre maintenant ! du moment qu'on est artiste, il faut que messieurs les épiciers, vérificateurs d'enregistrement, commis de la douane, bottiers en chambre et autres s'amuse sur votre compte personnel ! Il y a des gens pour leur apprendre que vous êtes brun ou blond, facétieux ou mélancolique, âgé de tant de printemps, enclin à la boisson, ou amateur d'harmonica. Je pense, au contraire, que l'écrivain ne doit laisser de lui que ses œuvres. Sa vie importe peu. Arrière la guenille<sup>35</sup> ! »

Loin d'être un principe anodin, cette défiance à l'encontre des dessins, peintures et photographies est en réalité un acte de foi artistique. Cette position « anti-biographique » correspond finalement à la volonté de ne pas apparaître dans ses romans, dans un idéal d'impersonnalité qui sera sa marque de fabrique. Flaubert pense que « l'artiste doit s'arranger de façon à faire croire à la postérité qu'il n'a pas vécu<sup>36</sup> ». Il ne veut pas d'illustration pour ses œuvres, il le fait même écrire dans son contrat avec Michel Lévy pour la publication de *Salammbô*, le 24 novembre 1862. Pourtant, il existe des exceptions<sup>37</sup>. Citons-en une révélatrice : du 24 janvier au 8 mai 1880, il publie, dans *La Vie moderne*, la pièce non jouée *Le Château des cœurs* écrite entre juin 1862 et décembre 1863 avec Bouilhet et d'Osmoy, accompagnée d'illustrations<sup>38</sup> ! Mais pour ce qui est du portrait, il refuse tout net. Lui qui n'est pas insensible aux portraits de ses amis (on pense à la demande formulée à George Sand pour l'accrocher dans son cabinet de travail) il ne veut pas de photographies de sa personne. Ce principe est constant car peu de temps avant de mourir, toujours dans *La Vie moderne*, il confie à Émile Bergerat :

C'est entendu, mais à une dernière condition : c'est que vous ne publierez pas mon portrait. Je ne veux pas être portraituré. Mes traits ne sont pas dans le commerce. J'ai toujours été implacable sur cette question : pas de portrait à aucun prix. J'ai mon idée là-dessus et je veux être le seul homme du XIX<sup>e</sup> siècle dont la postérité puisse dire : " Il ne s'est jamais fait représenter, souriant, à un photographe, la main dans le gilet et une fleur à la boutonnière " <sup>39</sup>.

Capable de faire évoluer ses convictions, il accepte tout de même que *Salammbô* soit adaptée au théâtre, ce qui sera le cas après sa mort.

---

<sup>33</sup> Il s'en rend compte durant son voyage en Orient avec Du Camp, lorsqu'il observe au plus près son ami travailler à cet art récent. Il en sera d'ailleurs au moins une fois le photographié.

<sup>34</sup> Gustave Flaubert, lettre à Ernest Duplan, 12 juin 1862, *Correspondance, op.cit.*, t. III, 1991, p. 221.

<sup>35</sup> Gustave Flaubert, lettre à Ernest Feydeau, 21 août 1859, *Correspondance, op. cit.*, t. III, 1991, p. 35-36.

<sup>36</sup> Gustave Flaubert, lettre à Louise Colet, 23 mars 1852, *Correspondance, op. cit.*, t. II, 1980, p.62.

<sup>37</sup> Yvan Leclerc, « Les droits d'auteur de Flaubert », *Bulletin Flaubert-Maupassant*, n° 27, Rouen, 2012, p. 86-88.

<sup>38</sup> C'était une des conditions de la publication car cette revue était illustrée mais également découpée en livraisons. On peut ajouter que Caroline Commanville avait dessiné deux vues de Croisset pour la première livraison du 24 janvier 1880, ce qui a dû jouer sur le choix de son oncle.

<sup>39</sup> Mots de Gustave Flaubert, rapportés dans *La Vie Moderne*, 24 janvier 1880, p. 52.

Entre sa position d'artiste et sa vie d'homme, on touche déjà du doigt cette attention qu'il porte à ce qui pourra rester de lui, une forme, non de réflexion, mais de contrôle sur ce qui restera de lui. Après son vif échange, en décembre 1862, avec Sainte-Beuve au sujet de son roman carthaginois, Flaubert veut la suppression d'une remarque du grand critique : Il lui écrit : « Et puis, en le relisant, ce passage, il me semble contenir une certaine âcreté qui me déplaît. Il y a des choses que l'on dit et que l'on écrit point, d'autres que l'on écrit et qu'on ne se soucie pas de voir imprimées. C'est un reproche que je vous fais. Je ne veux pas qu'il soit public. Me comprenez-vous<sup>40</sup> ? » Il a conscience de ces empreintes qui resteront, comme après une polémique avec l'archéologue Froehner : « Cet étranger tenait à être connu ; maintenant il l'est...avantageusement<sup>41</sup>. » Bouilhet se projette lui aussi : « Mon cher vieux, si notre correspondance complète tombe jamais entre les mains d'un étranger, il y verra un assez triste échange de douleurs et de désespoir<sup>42</sup>. »

En somme, Flaubert est soucieux de son image, comme on dirait aujourd'hui, il lit ce qu'on dit de lui<sup>43</sup> (grâce aux articles de presse transmis par ses amis), par sa présence dans différents salons, souvent les plus en vue, il écoute les artistes de son temps et se trouve heureux des marques de reconnaissance qu'on lui porte. Par exemple, il est très fier quand l'impératrice Eugénie souhaite, un temps, se déguiser avec un costume de *Salammbô*. Il est, également, flatté d'être appelé « cher ami » par le prince Napoléon, cousin de l'empereur.<sup>44</sup>

### Du sentiment à la célébration vivante

Faire le point sur la façon dont Flaubert vit en société revient à écrire comme Julian Barnes que « l'ours de Croisset se glisse dans la fourrure d'un lion très social<sup>45</sup> ». En effet, sans évidemment opposer de front ces deux positions, le romancier normand ne semble pas rechigner à se montrer dans quelques beaux salons de son temps, toutefois il n'y puise pas de force créatrice mais davantage un plaisir évident à parler de son art différemment que dans les nombreux échanges épistolaires. Loin d'être indispensables à sa besogne, les salons lui permettent de mesurer, au fil du temps, l'impact que sa plume a sur son entourage et sur ce monde de lettrés fourmillant de caractères, de positions et d'opinions, offrant une galerie de personnages avec qui Flaubert échange et choque parfois. Si son éducation l'empêche d'être tout à fait provocateur, il maîtrise suffisamment sa personne pour savoir se tenir dans les salons les plus mondains, et il peut être impressionné, voire flatté. Il a conscience que l'œuvre survit à son auteur mais a-t-il construit et pensé cette renommée, comme le fait Hugo dans le même temps ?

« Flaubert accourut, moins pour voir des ruines que pour embrasser ceux qu'il aimait<sup>46</sup>. » Cette révélation de Maxime Du Camp à propos de la Commune de 1870 montre un Flaubert plaçant l'amitié – « lumière sans vacillement<sup>47</sup> » – tout en haut de ses préoccupations. Pour lui, ce qui compte, c'est la forme de complicité parfois exclusive induite dans cette relation. La briser est

<sup>40</sup> Gustave Flaubert, lettre à Sainte-Beuve, le 27 décembre 1862. *Correspondance, op. cit.*, t. III, 1991, p. 286.

<sup>41</sup> « Flaubert », *L'Opinion nationale*, 4 février 1863. Gustave Flaubert, *Correspondance, op. cit.*, t. III, 1991, p. 286.

<sup>42</sup> Lettre de Louis Bouilhet à Gustave Flaubert, 22 octobre 1864, *Correspondance, op. cit.*, t. III, 1991, p. 977.

<sup>43</sup> D'ailleurs nous avons pu trouver la description d'un feuillet où il a établi « une liste de tous les écrivains à qui il avait envoyé un exemplaire de l'Education sentimentale et où il a noté en quelques mots l'accueil fait à son envoi par exemple : Victor Hugo, bonne lettre. – Zola, article splendide dans la *Tribune* ; Renan : néant, mais admiratif en paroles, etc. » in *Manuscrits de Gustave Flaubert. Lettres autographes et objets provenant de sa succession*, Paris, 1931, lot 195, p. 34.

<sup>44</sup> Gustave Flaubert, lettre à Caroline Commanville, le 5 décembre 1863. *Correspondance, op. cit.*, t. III, 1991, p. 361.

<sup>45</sup> Julian Barnes, *Le Perroquet de Flaubert*, Londres, Stock, 1986 [1984], p. 32.

<sup>46</sup> Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, t. II, p. 376.

<sup>47</sup> Michel Winock, *op.cit.*, p. 523.

« une forme de trahison<sup>48</sup> ». Le célibat s'ajoute à l'isolement monacal et permet aussi la disponibilité de temps et d'esprit pour échanger avec ses amis. Cette forme de liberté est d'ailleurs ce que craint de perdre Flaubert pour lui mais surtout pour les autres ! Il les pense dorénavant pris dans des attaches propres au mariage et dans une forme d'embourgeoisement<sup>49</sup> qu'il tournera toujours au ridicule, même s'il déplore l'acte d'union comme une perte physique et psychologique. Flaubert célibataire – c'est un pléonasme – continue parfois unilatéralement d'être cet ami qui veille aux réalisations matérielles permettant de se souvenir d'un proche, qu'il soit dans sa famille ou dans son cercle de connaissances.

Aussi fait-il tout pour que le sculpteur Pradier réalise une statue de son père, permise par une souscription publique qu'il entend pousser malgré l'absence de reconnaissance personnelle : le nom de son père, si connu et si respecté, doit suffire. À partir de l'été 1846, et après avoir aidé son frère Achille à obtenir un poste proche de celui de son père à l'Hôtel-Dieu, il se rend à Paris pour faire pression sur la commission chargée par la Ville de Rouen de choisir le sculpteur. Il sait aider son prochain.

En retour, Flaubert est aussi attaché aux marques d'affection, et les provoque parfois. Nous avons l'exemple des lettres envoyées à ses proches pour être sûr qu'ils n'oublient pas son anniversaire<sup>50</sup> ! Ainsi le romancier n'est pas célébré uniquement après sa mort. Ce point est très important, car il éclaire le XX<sup>e</sup> siècle. De son vivant, le dîner de la Saint Polycarpe est organisé en son honneur. Son ami journaliste Charles Lapierre revient<sup>51</sup> sur l'attribution du nom de Saint Polycarpe<sup>52</sup> au citoyen de Croisset. La belle-sœur de Flaubert, Madame Braine, arrive un jour avec une gravure de Saint Polycarpe accompagnée de la légende « Mon Dieu, mon Dieu, dans quel temps m'avez-vous fait vivre ? ». C'est pour cette phrase que Flaubert décide d'en faire son Saint Patron, lui qui n'a de cesse de rappeler dans ses lettres qu'il n'est plus en phase avec son époque. Ce nom lui plaît tellement qu'il lui arrive de signer « votre Saint Polycarpe » s'accordant avec les indignations du saint homme. Deux dîners sont organisés en son honneur, sous la direction de Charles Lapierre<sup>53</sup> et de son épouse, dont le dernier le 27 avril 1880. Ce que Lapierre nomme affectueusement « la dernière fête de l'amitié<sup>54</sup> » se termine par un malheureux présage. Une fille dépose une couronne de fleurs sur la tête de Flaubert, mais trop grande, celle-ci glisse sur une des épaules du romancier qui prophétise : « Je me fais l'effet d'un tombeau<sup>55</sup>. » Il meurt une semaine plus tard.

---

<sup>48</sup> Louis Forestier, « Conclusions », Yvan Leclerc (dir.), *Flaubert-Le Poittevin-Maupassant. Une affaire de famille littéraire*, Rouen, Actes du colloque international de Fécamp (octobre 2000), Publications de l'Université de Rouen, 2002, p. 242.

<sup>49</sup> Roger Kempf, « L'amitié selon Flaubert », Yvan Leclerc (dir.), *op. cit.*, p. 16.

<sup>50</sup> C'est bien sûr fait délicatement, comme un marqueur temporel pour situer les actions réalisées, par exemple quand il est en Orient en 1850, il se fonde sur son anniversaire pour dater ses actions au cœur de ses lettres. Voir Gustave Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. I, 1973, p. 721 et p.727.

<sup>51</sup> Dans l'ouvrage *Les Environs de Rouen*, E. Augé, 1890.

<sup>52</sup> Évêque de Smyrne, martyrisé en 167, Polycarpe combattit de nombreuses sectes hérétiques, les Gnostiques en particulier.

<sup>53</sup> Il est fort probable qu'il était déjà à l'origine d'un petit article ironique et bon enfant sur Flaubert en 1870. Voir *Correspondance*, *op. cit.*, t. IV, 1998, note 1, p. 1175.

<sup>54</sup> Flaubert en gardait d'excellents souvenirs. Il écrit à sa nièce Caroline dès le lendemain, le 28 avril 1880 : « Je suis encore tout ahuri de la Saint-Polycarpe ! Les Lapierre se sont surpassés !!! J'ai reçu près de trente lettres, envoyées de différentes parties du monde, et trois télégrammes pendant le dîner. L'archevêque de Rouen, des cardinaux italiens, des vidangeurs, la corporation des frotteurs d'appartements, un marchand d'objet de sainteté, m'ont adressé leurs hommages. [...] Véritablement, j'ai été touché de tout le mal qu'on s'est pris pour me divertir. Je soupçonne mon disciple d'avoir fortement coopéré à ces farces aimables. »

<sup>55</sup> Charles Lapierre, *Esquisse sur Flaubert intime d'après des documents laissés par Charles Lapierre*, Evreux, Hérissey, 1898, p. 44 [en ligne] [flaubert.univ-rouen.fr/biographie/lapierre.pdf](http://flaubert.univ-rouen.fr/biographie/lapierre.pdf). Consulté le 3 octobre 2017.



Cette intrusion de quelques amis dans son quotidien de besogne lui fait tellement plaisir qu'il est touché par ces marques d'affection bien avant l'évènement. « Quand on organisait des fêtes chez lui, en son honneur, pour la Saint-Polycarpe, il était si heureux que, quinze jours à l'avance, la pensée de ces réunions l'empêchait de travailler<sup>56</sup>. » Il est délicat d'établir une liste d'amis afin que cette fête reste intime. Il a semblé que les demandes affluèrent sans qu'elles soient acceptées par les organisateurs.

### L'hommage d'un cercle restreint

À la mort de Flaubert, nombreux sont ceux qui se souviennent de cette bonté et qui regrette le caractère de l'homme, mais l'auteur compte davantage : « Certes, le cortège se rappelle les mille traits de bonté de Flaubert, l'intensité de son affection pour ses vieux amis, cette camaraderie puissante qui lui faisait pousser des cris de joie quand un de ses disciples avait écrit un livre, mais le grand regret que manifeste toute cette foule est bien moins pour l'homme que pour l'auteur<sup>57</sup>. » Ce témoignage n'est pas unique et le fait qu'il vienne au moment de sa mort ne doit pas faire croire qu'il tombe facilement dans une hagiographie funéraire classique des commentateurs. Ce serait plutôt une évidence : « Comment n'aimerait-on pas celui qui a été toute sa vie si aimant et accueillant<sup>58</sup> ? » écrit le journaliste René Delorme. Maupassant se bat pour qu'un monument célèbre la mémoire de celui qu'il considérait comme son « Maître » car il sait se souvenir que Flaubert s'est battu deux fois pour lui : au moment de le sortir de son poste d'employé au ministère de la Marine pour un emploi lui permettant d'avoir le temps d'écrire ; et surtout au moment où Maupassant est menacé de procès, l'article de Flaubert du 21 février 1880 dans *Le Gaulois* a largement contribué au non-lieu du 26 février. Tous ses proches ressentent, même les Goncourt dont la jalousie est réelle, la profonde générosité de cet artiste qui veut se montrer plus rustre qu'il n'est. C'est ainsi que, très aimable et proche de plusieurs personnes, l'identité de son meilleur ami n'est pas claire pour tous<sup>59</sup>. En somme, Flaubert se nourrit du bonheur de ses amis car il s'imprègne largement de leurs sentiments, jusqu'à imaginer leur douleur quand ils ne sont plus de ce monde. Il est parfois prêt à jouer de ses propres principes quand cela peut également l'arranger, comme lorsqu'il accepte la Légion d'honneur : il écrit : « Ce qui me fait plaisir dans le ruban rouge, c'est la joie de ceux qui m'aiment ; c'est là le meilleur de la chose, je vous assure.<sup>60</sup> » Est-ce pousser l'amitié très loin que de paraître avec la Légion d'honneur dans des grands salons mondains<sup>61</sup> ? L'amitié est une excuse facile, mais son caractère même joue sur sa célébrité et sa postérité en devenir. Ce que ses proches commencent à se permettre à sa mort, avec des volontés d'érection de monuments par exemple ne sont pas pour aller contre la volonté du défunt mais plutôt pour lui rendre un hommage tout à fait classique. Ce classicisme, s'il est voulu et dominant par les pratiques sociétales à l'œuvre en cette fin de siècle, ne cadre pas pour autant avec la vie tout en clair-obscur du romancier dans ses rapports aux autres, et notamment avec ses concitoyens. Le contenu même de célébrations en son honneur, fondé sur l'amitié d'un cercle restreint mais soudé, construit les premières pierres d'un édifice commémoratif dont nous sentons les dernières aspérités actuellement.

---

<sup>56</sup> Antoine Albalat, *Gustave Flaubert et ses amis*, Librairie Plon, Paris, 1927, p. 4.

<sup>57</sup> Charles Chincholle, « Obsèques de Gustave Flaubert », *Le Figaro*, 12 mai 1880.

<sup>58</sup> René Delorme, « Gustave Flaubert », *La Vie moderne*, 15 mai 1880.

<sup>59</sup> Selon Maupassant il s'agit du Docteur Fortin. Selon Gustave Claudin (auteur de *Mes souvenirs. Les Boulevards de 1840 à 1871*, 1884) il s'agit du « comte d'Osmoy, son plus intime ami ». Bien évidemment ces considérations seraient à pondérer selon les années.

<sup>60</sup> Gustave Flaubert, lettre à Amélie Bosquet, 20 août 1866. *Correspondance, op. cit.*, t. III, 1991, p. 517.

<sup>61</sup> On pense au portrait du peintre Eugène Giraud (1806-1881) représentant Flaubert aux soirées du Louvre, c'est-à-dire dans les salons du comte Nieuwerkerke, surintendant aux Beaux-Arts.

### Un enterrement sans éclat

Le 11 mai 1880, Zola fait le voyage jusqu'à Canteleu dans le même train que Daudet. À l'arrivée, ils rejoignent Goncourt et Charpentier et suivent le cortège funéraire. Selon les impressions de Zola, ils ne sont pas plus de deux cents piétons<sup>62</sup> pour accompagner Flaubert ainsi qu'une trentaine de voitures « presque toutes vides ». Après une cérémonie religieuse sans faste ni éclat, le cortège se dirige alors vers le cimetière monumental de Rouen. Il n'y a pas grand monde pour reconnaître ce qu'a accompli leur concitoyen.

Cette indifférence des compatriotes de l'écrivain normand se remarque dans l'absence d'émotion des piétons figés sur les bords des quais, regardant passer Flaubert, parce qu'il est le frère et le fils de deux médecins illustres pour la cité normande. Aussi, il s'agit pour les initiés de tenter de reconnaître quelques journalistes célèbres venus assister à l'enterrement de Flaubert. Il n'y a ni clameur ni recueillement particulier. Zola estime alors que Flaubert « était inconnu des quatre cinquièmes de Rouen et détesté de l'autre cinquième<sup>63</sup> ». Il précise - à juste titre - que ce constat est valable « la veille de sa mort »<sup>64</sup>. Ce n'est donc pas surprenant si dans les premiers jours, une majorité des Rouennais n'a pas eu connaissance du décès d'un des leurs<sup>65</sup>. À l'arrivée au cimetière monumental, l'ami Charles Lapierre, directeur du *Nouvelliste de Rouen*, ne prononce que quelques mots, respectant le vœu du romancier qui ne souhaitait pas de discours sur sa tombe. Il pense déjà à la mémoire du Maître, n'hésitant pas à prévenir la municipalité de Rouen que Gustave Flaubert « doit être un légitime sujet d'orgueil » et plaçant la propriété de Croisset au centre du souvenir flaubertien. « C'est à ses portes, elle ne l'oubliera pas, dans cette maison blanche au bord de la Seine, devenue pour la postérité la maison de Flaubert, c'est là qu'il travaillait, c'est là qu'il créa son œuvre qui, comme celle de Balzac, ne peut que grandir avec le temps<sup>66</sup>. » Ni Victor Hugo, pourtant spécialiste des éloges funèbres<sup>67</sup>, ni Émile Zola ne prononcent donc de discours devant les nombreuses personnalités présentes. D'un point de vue historique, on peut le déplorer vu l'importance du débat patrimonial auquel participe Hugo, membre du Comité historique des arts et des monuments. Flaubert est enterré dans le même carré que ses parents et sa sœur. Son ami Louis Bouilhet est tout proche. Un épisode, relaté par plusieurs journaux, symbolise ce que le tragique du moment doit au comique de la situation. Lors de la descente du cercueil de Flaubert, le caveau n'est pas assez grand. Le cercueil bloqué, il n'y a plus moyen de le hisser ni de le descendre. Les tentatives infructueuses choquent la petite foule

---

<sup>62</sup> Le journaliste Charles Chincholle voit « MM. de Goncourt, de Banville, Lapierre, rédacteur en chef du *Nouvelliste de Rouen*, et toute sa rédaction, Charpentier, éditeur des œuvres de Flaubert, Jules Clarétie, Alphonse Daudet, Émile Zola, François Coppée, de Hérédia, Théophile Gautier, Émile Bergerat, comte d'Osmoy, député, Léon Brière, rédacteur en chef du *Journal de Rouen*, et toute sa rédaction, Barrabé, maire de Rouen, Pinchon, l'un des plus anciens amis de Flaubert, Toudouze, Henry Morel, Lizot, ancien préfet, Raoul-Duval, ancien député, Claudius Popelin, peintre émailleur, Domergue, de Rouen, Gaston Vassy, Catulle Mendès, Georges Pouchet, Félix, président de l'Académie de Rouen. » in Charles Chincholle, « Obsèques de Gustave Flaubert », *Le Figaro*, 12 mai 1880. Il se trompe au moins sur Théophile Gautier, mort en 1872, à moins qu'il ne s'agisse de son fils, bien présent en effet.

<sup>63</sup> Émile Zola, *Le Figaro*, Supplément littéraire du dimanche, samedi 11 décembre 1880.

<sup>64</sup> *Ibid.*

<sup>65</sup> Le jour de l'enterrement un épisode est rapporté par un journaliste et éclaire sur la méconnaissance qui entourait le romancier : « Un de nous a eu l'idée de demander au cocher qui nous conduisait s'il savait qui était le mort dont sa haridelle suivait le char :

□ Certainement, répondit-il, c'est M. Flaubert, le frère du médecin. Je connais très bien la famille.

□ Ah ! et connaissez-vous sa fille, M<sup>lle</sup> Salammbô ?

□ Je crois bien, riposta l'automédon rouennais.

Et il ajouta d'un ton sentimental :

□ Comme elle doit avoir du chagrin ! » in Gaston Vassy, « Les obsèques de Gustave Flaubert », *Gil Blas*, 13 mai 1880.

<sup>66</sup> André Dubuc, « Les quotidiens rouennais et la mort de Flaubert », *Les Amis de Flaubert*, n° 20, 1962, p. 11.

<sup>67</sup> Il fait celui de Balzac, d'Edgar Quinet, de Ledru-Rollin, de Louis Blanc ainsi que ceux de Voltaire et de Rousseau pour le centenaire de leur mort en 1878.

qui abandonne Gustave Flaubert à son triste sort, les « pieds en l'air<sup>68</sup> ». La simplicité de la tombe flaubertienne est le reflet d'une volonté d'oubli, d'une possible indifférence à l'égard du défunt. Elle tranche radicalement avec le « faste des constructions<sup>69</sup> » d'une grande partie du cimetière pourtant à son apogée. La sépulture de Gustave Flaubert offre un prolongement à ces questions monumentales.

En conclusion, ces quelques épisodes ont relaté comment un espace commémoratif se construit en révélant des traces mémorielles parfois visibles, souvent révélées par des acteurs de cette mise en patrimoine jusqu'à l'affirmation officielle grâce à un monument. L'exemple de Flaubert permet de traiter la question du point de vue de l'acteur de cette patrimonialisation, au centre des épisodes contribuant à établir une notoriété appelée à devenir pérenne. Le romancier avait un jour griffonné sur une feuille (qui se trouve désormais dans le *Dictionnaire des idées reçues*) : « Inauguration : sujet de joie »<sup>70</sup>.

---

<sup>68</sup> Charles Chincholle, « Obsèques de Gustave Flaubert », *Le Figaro*, 12 mai 1880.

<sup>69</sup> Jean-Pierre Chaline, *Mémoire d'une ville. Le Cimetière Monumental de Rouen*, Société des Amis des Monuments Rouennais, Rouen, 1997, p. 35.

<sup>70</sup> Gustave Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues*, L. Conard, 1910, p. 433.